

## Commentaires de lecture du 11 juin 2019

**BALZANO Marco, *L'ultimo arrivato* (Sellerio, 2015, 200 p., prix Campiello)**

À l'approche de la soixantaine Ninnetto Giacalone, dit Pelleossa depuis son enfance parmi les pauvres de San Cono, un petit village de Sicile, fait le point sur sa vie, ou plutôt décide de se raconter sa vie pour pouvoir la raconter peut-être à sa petite-fille, Lisa bella, qu'il rêve de voir grandir et d'accompagner.

Car Ninnetto n'a pas eu d'enfance : il fait partie de ces enfants qui dans les années 59-60 ont suivi le grand mouvement de l'émigration interne, celui des pauvres du Sud qui fuyaient leurs villages pour chercher du travail et des jours plus heureux dans le Nord. Mais ce que l'on sait moins, c'est que des enfants ont fait le même choix et, laissant leur famille, ont suivi, qui un voisin, qui un ami adulte, à Milan ou à Turin.

Ninnetto, lui, a 9 ans en 1959 quand il choisit d'abandonner son village, ses amis d'école et celui qui lui a donné le goût de la poésie et le rêve de devenir poète, "il maestro Vincenzo", pour lequel il garde toujours une respectueuse amitié. Mais il laisse surtout l'autorité et la brutalité dont son père, une sorte de "padre padrone", n'est pas avare, et aussi l'anchois journalier qui est sa seule nourriture ; et surtout il part quand *mamma mia*, la seule figure claire de son entourage, est emmenée "all'ospizio" après avoir eu une attaque.

Il s'embarque avec Giuvà, un journalier qui a une "faccia da scemo" mais lui fait miroiter une vie d'être humain. Il part avec pour seul viatique le couteau à cran d'arrêt que tout homme de son pays doit avoir en poche. Ce couteau dont il ne se débarrasse jamais et qui va causer sa ruine. À Milan Ninnetto ne connaît que l'abandon de faux amis, le sort du *galoppino* (garçon de courses) exploité de toutes parts, puis trente ans de travail en usine chez Alfa Romeo. Certes il a eu le bonheur de rencontrer Maddalena et de fonder une famille ; il a une fille, *Isabella mia*, qu'il veut protéger et rendre heureuse à tout prix. Et c'est là qu'arrive le drame qui va lui coûter dix ans de prison.

À sa sortie, la ville qu'il retrouve lui est devenue étrangère, sa famille l'a rejeté, il lui est impossible malgré ses efforts de se réinsérer dans une vie normale. Il passe ses journées à errer d'un banc public à l'autre, il commence un cheminement mental et affectif pour essayer de reconstruire une autre vie, celle de "Nonno Ninnetto", si on lui en laisse le droit !

C'est avec des mots simples, souvent mâtinés de dialecte, que Ninnetto Pelleossa raconte ses espoirs et ses échecs, sans acrimonie ni misérabilisme. Il témoigne seulement de ces destinées de déracinés, victimes à la fois du système économique et social et de quelque chose qui ressemble au fatum des Anciens.

Le lecteur l'accompagne à travers ses vicissitudes car son récit est celui de tous les oubliés du boom économique.

Amy BARROIS

**BARICCO Alessandro, *Perché quando scrivo, scrivo sempre di corpi* / (préface du recueil *I Corpi*, Feltrinelli, 2018)**

En 2018 paraît chez Feltrinelli *I Corpi*, un recueil qui rassemble quatre romans de Baricco : *Emmaus* (sorti en 2009), *Mr Gwyn* (2011), *Tre volte all'alba* (2012), *La Sposa giovane* (2015). Pour l'occasion, l'auteur a écrit une préface à cette tétralogie, que le quotidien *La Repubblica* a publiée le 26 novembre 2018. Nous la résumons ici.



« On écrit des romans, mais sans savoir au juste ce que l'on fait vraiment, moi comme les autres écrivains. On prétend chacun pratiquer une nouvelle esthétique d'écriture, différente de ce qui s'était fait avant, et on est prêt à se battre pour ça. Mais à force d'enchaîner les livres, on perd de sa lucidité. Cela m'aurait plu de trouver dans mon œuvre un développement linéaire du simple vers le complexe, du contemporain vers le prophétique. Comme en musique, Beethoven, ou Verdi. Mais au contraire, pas de progression au fil des ans, une stagnation quasi circulaire dans mes propres facultés, comme un lac immobile, tels Bach ou Vivaldi.

On finit par constituer un catalogue de livres, une série d'étoiles mais sans la synthèse d'une constellation. Dans ce paysage monochrome, on peut toutefois identifier quelques points de repère, comme ce qui est à l'origine de ce curieux assemblage de quatre romans.

Quand j'écrivais *Emmaüs*, j'ai pensé tout à coup que, pour une fois, en écrivant je faisais de la sculpture, et non de la peinture comme auparavant. D'habitude, dans mes livres, je soumettais la vie réelle à un processus chimique plutôt complexe. Je la portais à haute température, ce qui la faisait s'évaporer et se débarrasser des débris inutiles, puis en refroidissant les vapeurs, je recueillais par distillation un précieux liquide dont j'extrayais les couleurs pour peindre mes visions.

En revanche, dans le cas d'*Emmaüs*, j'ai laissé tomber ce travail. Je me suis attaqué au marteau à la vie réelle, comme si c'était un bloc de marbre. Il en est sorti une statue, que j'ai terminée en la colorant. Une telle écriture est forcément musculaire, mais aussi très féminine. Un processus difficile, vraiment difficile, mais qu'en fait j'avais espéré pendant des années.

Comme par hasard, le livre suivant, *Mr Gwyn*, traite d'un écrivain qui se met en tête de faire des portraits, comme un peintre, mais en écrivant. Pas l'ombre d'une statue, finie la période de la sculpture. Mais il se trouve qu'entretemps j'avais fait autre chose : un film. Une activité beaucoup plus physique. Vous imaginez un conte de fées, et en fait au tournage vous vous confrontez à des corps humains, à de la poussière, au vent et au froid, vous devez manœuvrer la caméra, etc.

Après des années sur ma chaise à mettre tout en vapeur, il m'était donné de toucher des choses.

Ainsi j'ai pu identifier un point de repère très clair, le fait inattendu d'entrer dans un champ de la vie que j'avais peu fréquenté, là où sont les corps. Une écriture physique, le besoin de toucher ce que j'écrivais. Ce champ de la vie, je savais que je le mettrais en écriture. Je m'y perdrais, comme je l'avais fait avec les autres champs inexplorés de ma vie, et je m'en sortirais avec un livre. Mais ce n'est que récemment que je me suis rendu compte que je m'en suis sorti, en fait, avec quatre livres.

Évidemment, je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. Pas pendant que je les écrivais. J'ai peut-être commencé à y penser tandis que j'écrivais le dernier. Je suis alors allé voir mon éditeur pour lui dire qu'il me plairait que ces quatre livres soient rassemblés en un recueil. Il aurait pu m'envoyer balader, mais il ne l'a pas fait.

Je n'ai pas l'intention d'expliquer, livre après livre, les détails de cette modeste cathédrale consacrée aux corps, je me sentirais ridicule. Vous pouvez le faire vous-même.

Et je voudrais écarter l'idée que *I Corpi / Les Corps* soit un long livre *sur* les corps. C'est plutôt le jeu du monde ramené à une règle de base : les seules pièces qui se meuvent, ce sont les corps, tout le reste, c'est l'échiquier. »

Préface résumée par François GENT

**BARICCO** Alessandro, *La jeune épouse* (Gallimard, 2016, 220 p., trad. Vincent Reynaud, titre it. *La sposa giovane*, Feltrinelli, 2015)

« Un récit mi-philosophique, mi-libertin » selon le critique Lorenzo Mondo dans *La Stampa*. Ce serait aussi « une formidable réflexion sur le métier d'écrire ».

Pour moi un texte difficile à lire et à commenter si je le compare à un roman comme *Soie* (1996) ou au monologue de théâtre *Novecento : pianiste* (1994), deux textes où je suis entrée immédiatement, emportée jusqu'au bout. Alessandro Baricco est



délibérément sorti de cette première manière et se plait ici à la déconstruction, s'appliquant à déconcerter voire à perdre son lecteur en brouillant par exemple les repères du point de vue du narrateur. Il avait fondé une école de narration en 1994. En est-ce l'effet ? Plus de vingt ans ont passé, il connaît le succès. C'est son treizième roman. Mais qui est Alessandro Baricco ?

Parcours à entrées multiples : philosophe et musicologue de formation, il est passé par la publicité, le journalisme, il collabore toujours à *La Repubblica*, il a écrit de nombreux essais sur des sujets comme la mutation de nos sociétés, la mondialisation (*Les Barbares*, 2006) mais aussi sur Mozart, sur la transcendance du comique chez Rossini, sur Walter Benjamin et sur Adorno, il a échangé avec cette femme remarquable que fut Anne Dufourmantelle, philosophe, psychanalyste, morte noyée à 53 ans en 2017 pour sauver un enfant : *Dialogo con Anne Dufourmantelle* (1999).

Sa traductrice de longue durée, Françoise Brun, fut sous le charme de cet « étonnant mariage entre la jubilation de l'écriture, la joie d'être au monde et le sentiment prégnant d'une fatalité, d'un destin ».

Qu'en est-il de ce charme dans *La Jeune Epouse* ? Que nous propose Baricco à près de soixante ans quand il publie ce conte initiatique ?

On débarque comme la Jeune Epouse dans une Famille de légende, théâtrale, où chacun a son rôle : le Père, la Mère, la Fille, le Fils, l'Oncle. Seul Modesto, le vieux majordome, y a un prénom, éloquent. Il est modestement le lien indispensable, le guide. Son rôle primordial est chaque matin d'annoncer la victoire du jour contre la nuit, car le destin veut qu'on ne meure que nuitamment dans cette famille. S'ensuit tout un rituel de l'interminable petit-déjeuner. Quant à l'Oncle, tel le Loir d'Alice au pays des merveilles, il dort continûment, d'un sommeil profond, quasi comateux, coupé de très brefs réveils.

Le fil rouge du récit, tel qu'annoncé dès les premières pages, est le mariage des jeunes fiancés, le Fils et la Jeune Epouse, séparés pendant trois ans, envoyés, lui en Angleterre, elle en Argentine. Mais un autre fil, érotique, court sous le premier : c'est l'éducation à une sexualité libre et épanouie de la jeune fiancée par la Fille et la Mère, avec la pratique pédagogique d'un lesbianisme sans frontières, apprentissage complété par un passage éclairant au bordel, bordel de la famille et source de ses riches revenus. La mise en scène familiale étant par ailleurs celle de la grande bourgeoisie d'affaires.

Il y a certes réflexion philosophique, métaphores humoristiques qui interrogent, auto-analyse (plus ou moins convaincante) de Baricco sur sa pratique narrative mais la répétition des scènes pédagogiques est vite lassante, la première surprise passée, car hélas l'auteur, lui, ne s'en lasse pas, fasciné sans doute par ses fantasmes.

Mais le lecteur courageux sera récompensé : l'épuisante saga finira bien. L'Oncle se réveillera et le monde retrouvera un ordre.

Pour la défense d'Alessandro Baricco, un charmeur sans aucun doute, il y a quand même quelques beaux passages carrolliens dans son roman et on y rit avec étonnement de l'absence et de la mort .

Enfin, bravo à lui : en 2014 il a sagement refusé le poste de Ministre de la Culture.

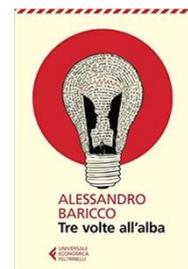
Nicole ZUCCA

**BARICCO Alessandro, *Tre volte all'alba*** (Feltrinelli, 2012, 95 p.) trad. Lise Caillat chez Gallimard, 2016 : *Trois fois dès l'aube*

Que ces cent petites pages sont malignes !

Il ne faut surtout pas perdre de vue la description de la 4<sup>e</sup> de couverture : « Si incontreranno per tre volte, ma ogni volta sarà l'unica, e la prima, e l'ultima ».

Son début explique déjà le titre, Trois fois. Il y a en effet trois parties, fort courtes. Trois rencontres, dans un lieu identique, un vieil hôtel plutôt décati, et à un moment identique, l'aube, entre ombre et lumière comme les personnages.



D'abord deux adultes, un voyageur de commerce et une espèce de femme fatale. Puis un portier de nuit âgé avec une adolescente à la dérive. Et pour finir, une policière en fin de carrière avec un gamin de treize ans. Point commun : un changement à chaque fin de récit, qui oriente la moitié des personnages vers un autre destin, positif ou non.

Les récits , peu nombreux, semblent légers, les dialogues pourtant interminables presque inconsistants, mais il y a en filigrane des relents de violence, d'expiation, à côté de possibles rédemptions qui rendent l'ensemble curieusement émouvant.

A bien y réfléchir, la contrainte exprimée dans la phrase citée, qui sonne comme un problème de logique, pourrait nous amener à une solution quasiment algébrique, où  $A+B (A+C) (B+D)$  ne se ramènerait qu'à une équation à deux inconnues A et B.

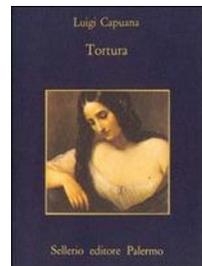
Allez, un cachet d'aspirine et vous trouverez comme moi la solution. Trop géniale ! Si je ne me suis pas trompée... ! Je pense au demeurant qu'il y a une erreur dans le système....

Mais quel style, quelle classe, ce Baricco !!

Claudine LAURENT

**CAPUANA Luigi (1839-1915), *Tortura* (Le Appassionata, Giannotta 1893, Sellerio 1992, 35 p., plus une analyse de 20 p.)**

*L.Capuana est né à Mineo en Sicile, et mort à Catane. Il était écrivain, professeur et journaliste. Il a été très influencé par Emile Zola.*



Tortura est une histoire courte (35 pages) qui raconte l'histoire d'une femme, Teresa, qui, pendant l'absence de son mari, a été violée par son beau-frère. Celui-ci, pour expliquer son comportement, lui dit qu'il était amoureux d'elle depuis 2 ans. Il y a trois personnages importants dans l'histoire : Teresa, son mari, son amant et trois lieux : le salon, la chambre à coucher, l'église.

Teresa pense sans arrêt à ce qui lui est arrivé, s'accuse d'avoir été trop faible et répète : « Lui, lui, le frère de mon mari ! ». Elle n'a pour seul interlocuteur que son confesseur qui lui prodigue conseils et réconfort. Elle passe ses journées dans sa chambre, refuse de voir sa fille qui frappe régulièrement à sa porte et va souvent à l'église car elle est persuadée que Dieu seul peut la sauver.

Le mari, homme de raison et d'ordre, ne comprend pas le comportement de sa femme et ses excès religieux ; il fait preuve d'une grande tendresse envers elle, ce qui la gêne beaucoup. Lorsque Teresa lui apprend qu'elle est enceinte, il pense que tout cela est une conséquence de son état. Le bébé va naître, Teresa ne s'en occupe pas, ne l'embrasse pas. Un jour, il est malade : inquiétude du mari, pour Teresa, désir de mort de l'enfant. Pendant ce temps, le frère est parti en Australie : quelle sera sa vie ? Pour le savoir, il faut lire cette nouvelle, au vocabulaire riche mais facile.

Il y a une deuxième partie dans ce livre, d'une vingtaine de pages, écrite par Carlo A.Madrignani qui parle de la trame du livre, de la psychologie des personnages. Tortura est une histoire de folie dans laquelle la victime est un femme prise entre deux hommes, son mari (ordre et raison) et le frère (passion). Il parle également de l'œuvre de l'auteur.

Colette DOMERGUE

**MESSINA Maria (1887-1944), *Gente che passa* (posthume, Sellerio, 1989, 180 p.)**

Il s'agit d'un recueil de nouvelles qui porte le titre de l'une d'entre elles.

Celle-ci conduit le lecteur sur une plage de Colonna en Sicile. L'établissement de bains et restauration accueille une clientèle de gents aisés de la bonne société. Ils redoutent la guerre qui se profile à l'horizon et le propriétaire de l'établissement est lui-même inquiet : la clientèle et les bénéficiaires ne seraient plus au rendez-vous !



Dans la chaleur torride de la mi-journée, l'apparition d'une femme dépenaillée très maigre et manifestement épuisée les irrite grandement. Elle s'arrête pour se reposer et quémante un peu de nourriture. Comme elle insiste, on lui jette quelques pièces pour qu'elle s'éloigne.

Une petite fille, intriguée, demande à sa mère « Qui est-ce ? » La réponse est cruelle et significative « Quelqu'un qui passe. Ne regarde pas ». Pour la société de gens aisés, cet être anonyme n'est rien qu'un déchet qu'il faut rejeter même si un peu plus loin la malheureuse finit par s'écrouler dans le sable devant une mer resplendissante et immuable.

Les autres nouvelles du recueil ne sont pas toutes aussi violemment dramatiques, cependant Maria Messina née à Palerme en 1887 évoque une société sicilienne fortement hiérarchisée, aux coutumes ancestrales tenaces dans laquelle les plus faibles sont exploités, piétinés, sacrifiés. Les victimes sont souvent des femmes, telle cette jeune-femme célibataire qui se sacrifie pour rester auprès de son vieux père tyrannique, ou encore celle qui, après la mort de ses parents va vivre chez son frère. Ce dernier, à son insu, refusera la main de sa sœur à l'homme qui l'aime et dont elle est elle-même amoureuse. Des années plus tard, elle a subi les ravages du temps et réalise ce qu'a été sa vie de vieille fille réduite chez son frère à l'état de servante mais encore amoureuse de celui à qui on a refusé sa main.

Le poids de la famille et des traditions écrase les femmes qui souvent les intériorisent : c'est le cas de Caterina qui ayant perdu sa sœur bien aimée n'ose plus sortir de son deuil et mène désormais une vie de recluse. Les femmes peuvent aussi être victimes du mariage à tout prix voulu par la famille même si quelques-unes comme Camilla se révoltent ; ou bien elles peuvent considérer tous les hommes comme des prédateurs après une illusion perdue à cause de l'un d'eux.

Illusions perdues, vies saccagées, liberté entravée, dans ces récits les relations amoureuses en particulier et à la vie en général ne favorisent pas les femmes.

Cependant quelques nouvelles évoquent aussi la souffrance de certains hommes telle celle de Testa Grosso défavorisé par la nature ou celle de Burgio, timide, introverti, mais néanmoins amoureux, ou encore de Solo-Pane, le mendiant épileptique exploité, dévalisé de la monnaie qu'il avait gagnée en chantant et finalement rejeté par tous.

Ces gens maintenus dans leur condition matérielle ou psychologique misérable qui se sacrifient, se résignent et n'ont parfois d'autre salut que la fuite, sont les héros de ces nouvelles. L'auteur leur donne profondeur psychologique, révèle leur sensibilité et leurs souffrances à travers un style tout en nuances et délicatesse. L'évocation de la nature s'accorde aux états d'âme et apporte un surcroît de poésie.

Danielle FUSTÉ

**PIERSANTI Claudio, *Comandò il padre* (Pequod, 2003, 90 p.)**

Il s'agit d'un recueil de quatre nouvelles publiées entre 1989 et 1994.

*Les sangliers* : description d'une bourgeoisie agraire qui a tout perdu par oisiveté et d'une campagne défigurée par les arrivistes citadins : porcheries aménagées en résidences secondaires.

Parallèlement, on assiste à l'affrontement d'un frère et d'une sœur au sujet d'une maison familiale à vendre. Souvenirs de rancœurs, de jalousies et de haines. La chute de cette nouvelle, ses trois dernières lignes, est surprenante !

*Un massacre* (2 pages) : des "garnements" tuent des grives par dizaines dans un endroit protégé. Dernière phrase pleine de cynisme !

*Hôtel Le Genêt* : un père tente de récupérer son fils qui a quitté "la réalité" pour "la poésie de Leopardi" et qui, s'estimant le seul poète sur terre, sombre dans la folie.



Le père décida : deux frères transportent clandestinement le cercueil de leur père. Il leur avait fait promettre d'être enterré après son pire ennemi. Ils arriveront au cimetière juste au cours de la cérémonie d'inhumation de ce dernier. Le voyage en voiture sera l'occasion d'un retour en arrière sur l'enfance et ses règlements de compte.

-----  
Le lien entre ces nouvelles est celui de l'analyse de la famille. Une description des mesquineries, haines, rancœurs, dans des situations fermées. Avec un style direct, l'auteur jette un regard implacable sur l'hypocrisie de notre société.

Micheline DROUET

**TERRANOVA Nadia, *Gli anni al contrario* (Einaudi, 2015, 144 p.)**

*Pour ce livre, Nadia Terranova a obtenu de nombreux prix littéraires en Italie.*

En 1977, en Sicile, Aurora, fille du directeur de la prison de Messine, riche fasciste, rencontre à l'Université Giovanni, fils d'un avocat réputé appartenant au Parti Communiste local.

Elle est une élève brillante, lui cherche sa voie, aimerait faire des études de médecine mais choisit finalement la philosophie pour suivre ses amis, tous d'extrême-gauche.

Il ne croit qu'à la Révolution, à la lutte armée, ne fréquente que des militants actifs dont beaucoup iront en prison pour leurs actions. Très vite, Aurora est enceinte et les jeunes gens se marient.



Giovanni se sert de leur maison pour recevoir des militants, des activistes armés, mais il ne trouve pas de parti qui lui convienne et passe d'un groupe à un autre de plus en plus violent sans que lui ne s'implique réellement dans des actions. Il est fasciné par ceux qui quittent tout pour se consacrer à la Révolution, pourtant lui n'a pas le courage d'en faire autant. Mais il se sent contraint par cette vie familiale et « bourgeoise » et n'est pas disponible pour sa femme et sa fille. Il boit, se drogue.

Aurora qui a découvert le féminisme, une autre manière de penser, loin de la morale de sa famille d'origine, doit s'occuper de l'enfant et de la maison et a beaucoup de difficultés à faire avancer la carrière universitaire dont elle rêve. Elle doit travailler dans une école primaire pour subvenir aux besoins de sa fille. Les années passent entre ruptures et retrouvailles. Giovanni, révolutionnaire raté, se réfugie dans des drogues de plus en plus dures. Il trouvera un peu de sérénité lorsqu'il ira vivre en communauté, d'abord en cure de désintoxication puis en tant que soutien à de jeunes toxicomanes essayant de décrocher. Il sera rattrapé par la maladie mais il aura eu le temps de créer une belle relation avec leur fille, Mara.

Le livre raconte la fin des années 70 et la décennie suivante en Italie, les "années de plomb" avec les enlèvements et les assassinats, l'affaire Aldo Moro, l'arrivée massive de la drogue, le SIDA. On suit Aurora et Giovanni dans leur initiation politique, sentimentale, dans leurs illusions et leurs désillusions, dans leurs échecs, dans la perte de leurs idéaux. C'est l'histoire d'une génération qui a connu la rébellion puis le retour en force des valeurs bourgeoises.

L'écriture est simple, sobre et précise, sans effets, pleine d'ellipses et d'implicite. Le parcours si cahotique d'Aurora, Giovanni et Mara est raconté comme une histoire simple et ordinaire, à l'émotion toute retenue.

Sylvie MARY